

Karl Popper

La Société Ouverte et ses ennemis

Tome I - L'ascendant de Platon

Seuil, 1979, 262 p.

(*The Open Society and Its Enemies*, London, Routledge, 1945)



Pur produit de l'Autriche viennoise des années 30, Karl Popper fut sans doute l'un des esprits les plus universels du siècle passé. A cette époque, Vienne était alors en pleine ébullition intellectuelle comme le furent en leur temps Athènes, Paris, Florence et Oxford. Comme le sont aujourd'hui Harvard, Yale, Berkeley ou Stanford. Elle enfanta le meilleur (Menger, Von Mises, Hayek, Gombrich, Lorenz, Schönberg, Klimt, Schnitzler, Schiele, Freud, Bettelheim, Wittgenstein, etc.) mais aussi le pire (Weininger, Hitler, etc.).

Bien qu'il se soit illustré dans le domaine de la philosophie politique et de l'esthétique, Karl Popper est, avant toute chose, un **épistémologue**, c'est-à-dire un théoricien de la connaissance. Son œuvre majeure s'intitule « Logique de la découverte scientifique ».

L'intérêt de la pensée de Karl Popper dans la pensée libérale tient au fait qu'il exprime de manière très documentée et argumentée en quoi **une partie de la philosophie idéaliste**, qui remonte à Platon et même avant et qui se poursuit jusqu'à nos jours, **sert de matrice conceptuelle au totalitarisme ou à toute autre forme de société fermée**. Popper démontre l'inanité et la dangerosité de toute attitude intellectuelle caractérisée par la certitude (que ce soit dans le champ philosophique, scientifique ou politique). Il montre également en quoi le modèle de la société ouverte (ou société libre) peut seule assurer le progrès scientifique et technologique. Cette analyse est un hommage indirect que la méthode scientifique rend au libéralisme.

Un détour conceptuel un peu ardu par l'épistémologie de Popper est indispensable pour comprendre le sens et l'originalité de sa philosophie de l'histoire et de sa pensée politique.

Falsifiabilité¹⁸³

Dans la « Logique de la découverte scientifique », il **développe notamment l'idée qu'il importe de distinguer les propositions scientifiques de celles qui ne le sont pas**. Comment distinguer les premières des secondes ? Il est clair que ce ne peut pas être un critère basé sur la personne qui la formule. En effet, un scientifique peut très bien tenir un discours qui n'est pas scientifique. A contrario, il n'est pas nécessaire d'être scientifique de formation pour énoncer une proposition scientifique. De très grandes découvertes scientifiques ont parfois été faites par des personnes dénuées de titres scientifiques.

Karl Popper affirme qu'**une proposition scientifique est une proposition « falsifiable »**, c'est-à-dire une proposition qui est énoncée de telle façon que, si elle était fautive, son caractère erroné pourrait être repéré et démenti.

Il ne faut pas confondre :

- un **énoncé falsifié** : un énoncé dont on a démontré la fausseté ;
- un **énoncé falsifiable** : un énoncé dont on pourrait démontrer la fausseté s'il était faux ;
- un **énoncé infalsifiable** : un énoncé formulé de manière telle qu'on ne pourra jamais en démontrer la fausseté même s'il est vide ou faux

Une proposition « falsifiable » n'est pas une proposition fautive. Bien au contraire. **Sa falsifiabilité est plutôt le signe de sa scientificité**. C'est sa possibilité à s'exposer à une réfutation expérimentale. Plus une proposition est falsifiable – c'est-à-dire plus elle s'expose – plus elle sera considérée comme scientifique.

Une proposition scientifique est falsifiable. Elle se caractérise par une **prise de risque**. En étant formulée d'une manière qui permet à l'expérience de la démentir, la proposition court effectivement le risque d'être démentie. **Par exemple, quand Albert Einstein, en vertu de sa théorie de la relativité générale, prédit que – lors d'une éclipse totale – on pourra vérifier la validité de sa thèse selon laquelle l'espace-temps n'est pas plat mais courbé par la matière et l'énergie qui s'y trouvent – il s'expose**. En effet, il peut être démenti. Il ne le fut pas car une équipe britannique observa l'éclipse et la déviation de la lumière calculée par Einstein correspondait bien à sa thèse de distorsion de l'espace-temps. Ce fut le premier test expérimental de sa théorie de la relativité générale et ce test le propulsa à l'avant-scène du monde scientifique.

La science avance de cette manière : par des énoncés qui peuvent être mis à l'épreuve, des énoncés « falsifiables » (dont il est possible, si jamais il arrivait qu'ils soient faux, de démontrer la fausseté). Par exemple : « Il pleut tous les mer-

183 Les traducteurs de Popper utilisent parfois le terme de « réfutabilité » au lieu de « falsifiabilité » utilisé ici. Nous préférons néanmoins parler de ce dernier terme, tout aussi répandu, pour bien faire comprendre, comme on va le voir, la différence entre un énoncé falsifié, un énoncé falsifiable et un énoncé infalsifiable.

« credis » est un énoncé falsifiable. Il est facile d'en vérifier la validité. C'est un énoncé « risqué ». Il s'expose au risque d'être démenti. Cela dit, ce n'est pas pour autant un énoncé scientifique (puisque'il peut rapidement être démenti, ne fût-ce qu'en consultant le catalogue des précipitations de l'année passée). Ainsi, on le voit, toute proposition scientifique doit nécessairement être falsifiable mais toute proposition falsifiable n'est pas nécessairement scientifique.

« Les métaux se dilatent sous l'effet de la chaleur » est un énoncé falsifiable et scientifique. Il pourrait être démenti par l'expérience (puisque'il est formulé d'une manière qui l'expose au risque d'un démenti expérimental) mais il ne l'est pas. C'est un **énoncé** que Popper qualifie de « **résistant** ». On ne peut jamais affirmer qu'une proposition scientifique est vraie. On ne peut pas « prouver » qu'elle est vraie comme le pense l'inductiviste. On peut juste affirmer qu'on n'en a pas (encore) prouvé la fausseté.

Tous les énoncés ne sont pas falsifiables. A quoi peut ressembler un énoncé infalsifiable ?

A ceci : « demain, il pleuvra ou il ne pleuvra pas ». C'est un énoncé infalsifiable. Ce n'est pas une proposition falsifiable. Pourquoi ? Parce que, quelle que soit la situation météorologique du lendemain, elle ne sera jamais démentie. Elle ne nous apprend rien.

L'énoncé « Tous les célibataires sont non-mariés » est **tautologique** et donc infalsifiable. Elle ne nous apprend rien.

L'énoncé : « Demain, vous ferez peut-être une heureuse rencontre » ou l'énoncé : « Surveillez votre poids et votre système circulatoire ; il ne devrait pas y avoir de souci dans ce domaine ! » sont des énoncés infalsifiables.

Ce sont des énoncés d'horoscope. Ils sont rédigés de manière telle qu'ils ne seront jamais démentis quoi qu'il arrive. En effet, si la personne ne fait aucune heureuse rencontre, il n'y a pas de démenti puisque l'affirmation disait : vous ferez *peut-être* une heureuse rencontre. Si, au contraire, on en fait une, alors la personne se dira : l'horoscope avait raison ! Même si cette rencontre est normale, la personne risque d'être heureuse de la faire car elle lui donnera une signification qu'elle n'a pas. De même, il est assez rare de se tracasser relativement à son système circulatoire. Dès lors, il n'y a aucun risque à affirmer qu'il ne devrait pas y avoir de souci en la matière. Si, par extraordinaire, la personne devait avoir un souci relativement à son système circulatoire, l'horoscope ne sera pas démenti car il est affirmé qu'il ne *devrait* pas y avoir de souci (la possibilité qu'il puisse y avoir un problème est prévue). Les horoscopes sont remplis d'énoncés infalsifiables. C'est une raison suffisante pour ne pas les considérer comme des énoncés scientifiques.

De la même façon, les propositions marxistes (de Karl Marx, 1818-1883) ou freudiennes (de Sigmund Freud, 1856-1939) **ne peuvent jamais être démenties.** Raison pour laquelle le marxisme et la psychanalyse ne sont pas des sciences aux yeux de Karl Popper. **Alfred Adler** (1870-1937), fondateur de la psychologie individuelle, fut un disciple de Freud. Il posait comme **principe fondamental que les actions humaines**

sont motivées par des sentiments d'infériorité. Ce principe est tellement vague, dit Popper, qu'il n'est jamais susceptible d'être démenti. Examinons, par exemple, le cas d'un homme au bord d'une rivière qui en aperçoit un autre en train de se noyer. Soit il se jette à l'eau et le sauve, soit il reste sur la berge et ne le sauve pas. Dans la première hypothèse, la théorie d'Adler est valide : l'homme veut prouver qu'il est capable de sauter dans l'eau malgré le danger car il a besoin de vaincre son sentiment d'infériorité. Dans la seconde hypothèse, sa théorie est validée aussi car l'homme veut se prouver qu'il a la force de rester sur la rive, imperturbable, pendant que l'autre se noie. Bref, cette théorie est infalsifiable. Vu qu'elle explique tout et son contraire, elle est incapable de prédire quoi que ce soit.

Une proposition scientifique, au contraire, affirme quelque chose de fort, qui peut être testé, démontré, établi expérimentalement. Ainsi, on l'a dit, quand Einstein affirme que telle éclipse sera constatable à tel moment et à tel endroit, il prend un risque : celui d'être démenti devant toute la communauté scientifique. Freud et Marx ne prennent pas ce risque. Leurs propositions sont toujours formulées de manière telle qu'elles ne sont réfutables par aucun événement qui puisse se concevoir.¹⁸⁴

On ne peut jamais démontrer la vérité d'une proposition scientifique

La théorie de Popper repose sur une **extrême modestie par rapport à la découverte de la vérité.** On ne peut jamais être absolument sûr qu'une vérité scientifique soit vraie. Il se réfère à l'absolue certitude des physiciens relativement à la physique newtonienne avant que ne survienne la révolution quantique qui a invalidé un grand nombre des lois newtoniennes (du moins quant à leur application dans le domaine de l'infiniment petit). Une théorie n'est **jamais « vraie »**. On peut juste dire d'une théorie qui semble bien établie, qu'elle est « **résistante** », c'est-à-dire qu'elle a résisté jusqu'à présent aux diverses tentatives tendant à en établir la fausseté. Elle y a résisté, non pas en se protégeant, en s'immunisant par avance contre toute réfutation mais, au contraire, en s'exposant au démenti potentiel de l'expérimentation. **On ne peut jamais établir la vérité d'une proposition. Par contre, il est loisible d'en établir la fausseté.**

Pour Popper, toute vérité doit toujours pouvoir rester critiquable. Il est non-scientifique de vouloir la prémunir contre toute critique. C'est le plus sûr moyen de glisser dans l'erreur. C'est cela qui fait la force de la science : il ne peut y exister aucun tabou. C'est ce qui fait aussi la dignité de la communauté scientifique. Tout doit toujours pouvoir rester révisable.

« Le critère de la scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester ». ¹⁸⁵

184 K. Popper, *Conjonctures et Réfutations, La croissance du savoir scientifique*, Payot, 1985 (1963), p.64

185 K. Popper, *Conjonctures et Réfutations, La croissance du savoir scientifique*, Payot, 1985 (1963), p.65

Le falsificationnisme permet d'expliquer le progrès scientifique. En effet, au cours du temps, les théories falsifiées sont éliminées. Seules celles qui ne sont jamais démenties par l'expérimentation finissent par rester. Les théories scientifiques deviennent donc de plus en plus complexes, précises, falsifiables sans cependant être falsifiées.

Plus généralement, le but de l'intellectuel, du philosophe, du scientifique n'est pas d'énoncer le vrai mais de dénoncer le faux. Il ne doit pas dire « là est le vrai » mais plutôt « là est le faux ». Et ne céder ici à aucune mode intellectuelle. Toute sa vie, Popper s'est attaché à dénoncer le relativisme sévissant dans la communauté intellectuelle.

Pour les raisons qui seront exposées ici, Popper défend avec acharnement la « société ouverte », celle qui permet, notamment, la libre discussion et donc la falsification. Nous vivons en effet, dit-il, dans la société « la plus confortable et la plus pacifique à avoir jamais existé. C'est aussi la plus juste ».¹⁸⁶

Les idées développées dans ce livre remontent à 1919, époque où Popper, qui fut marxiste jusqu'à ses 17 ans, se détacha complètement de l'influence de Karl Marx (le jour où il comprit que les propositions marxistes étaient infalsifiables). Jusqu'à la rédaction de ce livre, il n'a fait part de ses objections sur Marx qu'à de très proches amis. Pourquoi ? Parce qu'en Autriche, la seule alternative à Marx était le fascisme. Le jour où l'Autriche fut envahie, il décida d'écrire ce livre qui parut à la fin de la guerre. C'est une attaque contre le totalitarisme et la tyrannie sous toutes leurs formes, de droite comme de gauche.

Introduction

Notre civilisation qui a pour finalité l'humanisme, la rationalité, l'égalité et la liberté **n'est pas encore remise du choc de sa naissance, du passage de la société tribale ou close, soumise à des forces magiques à la « société ouverte ».** Le choc de cette transition favorise les mouvements réactionnaires orientés vers un retour au tribalisme qui connaît son paroxysme dans la logique totalitaire.

L'ouvrage examine la possibilité d'une « reconstruction sociale démocratique » qualifiée d'« édification au coup par coup » ou « par interventions limitées » (par opposition à « l'édification utopiste »). Popper en vient donc à s'opposer à tous ceux qui estiment que les réformes démocratiques ne sont pas possibles. La plus influente école de pensée s'opposant à pareilles réformes a pour nom « historicisme ».

186 Interview de K. Popper, Distinguer partout et en toutes circonstances le Vrai du Faux, in G. Sorman, **Les vrais penseurs de notre temps**, Fayard, 1989, p.347

Le mythe de l'origine et du destin

L'historicisme et le mythe du destin

Ce livre, dit Popper, se consacre principalement à un sujet : l'historicisme.

Qu'est-ce que l'**historicisme** ?

Popper regroupe sous ce vocable **l'ensemble des doctrines sociales qui**, à l'instar des sciences physiques s'employant à découvrir des lois et à réaliser des prédictions, **considèrent que le rôle des sciences est de produire des prédictions historiques fondées sur les lois de l'histoire qu'elles se targuent d'avoir dégagées**. L'historicisme prétend prédire le destin de l'homme. Popper considère, au contraire, que l'avenir dépend de nous et que nous ne dépendons d'aucune nécessité historique.

Une bonne illustration est la **doctrine du peuple élu**. Dieu est, dans cette hypothèse, considéré comme l'auteur de la pièce. La loi de l'évolution historique correspond ici à la volonté de Dieu. Cette doctrine est indubitablement un produit de la forme tribale de société. Les doctrines historicistes qui suivront adoptent la même structure mais remplacent la volonté de Dieu par les **lois du développement de l'esprit** (Hegel), par les **lois du développement économique** (Marx), etc.

Les deux principales versions modernes de l'historicisme sont, d'une part, le racisme ou le fascisme (le peuple élu est remplacé par la race élue) et, d'autre part, **le marxisme** (le peuple élu est remplacé par la classe élue).

Héraclite

Avant d'aborder Platon auquel est consacré le premier tome de cet ouvrage, Popper s'interroge sur ses précurseurs. **Le premier Grec qui avança une doctrine ayant des traits nettement historicistes fut Hésiode**. Depuis l'âge d'or, les hommes étaient, dit-il, voués à dégénérer à la fois physiquement et moralement, passant par divers « âges » rythmant leur déclin.

Héraclite, dans la même lignée, fut le philosophe qui exerça, à ce point de vue, le plus d'influence sur Platon. C'est à ce philosophe que l'on doit la notion de « **changement** ». Avant lui, les philosophes voyaient le monde comme un énorme édifice dont les choses concrètes étaient le matériau. Le monde constituait la totalité de ces choses : le « cosmos ». Héraclite soutient, au contraire que « Tout est devenir ». « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Il ne croyait pas que l'ordre social existant subsisterait toujours. A cette conviction du changement perpétuel s'adjoint, chez ce philosophe, la croyance en une **loi du destin** inexorable et immuable. Le changement effraie mais, dit Héraclite, on peut se rassurer en prenant conscience qu'il obéit à une loi invariable.

Il s'ensuit **une théorie de la force qui détermine tout changement**. « Toute chose naît de la lutte ». « **La guerre est le père de toutes choses** ». C'est le principe dynamique et la source de tout changement. Héraclite est historiciste par cette conception dynamique mais aussi par le fait qu'il considère le jugement de l'histoire comme étant moral puisque, pour lui, l'issue de la guerre est toujours juste. Cette position est également relativiste car elle prône la **thèse de l'identité des contraires** : une chose qui change doit inéluctablement perdre une de ses propriétés et acquérir la propriété contraire, thèse qui influencera beaucoup Aristote. Héraclite poursuit : « Pour Dieu tout est beau, bon et juste ; les hommes tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes [...] Le bien et le mal sont une seule chose ». Nul besoin de défendre des valeurs contre d'autres lorsqu'on se place, comme l'historiciste, en situation de surplomb.

La théorie platonicienne des Formes ou des Idées

Le philosophe grec **Platon** (427-328 avant JC), qui était de sang royal, a vécu, tout comme Héraclite, à une période de foncière instabilité politique. **Selon lui, tout changement dans l'ordre social ne peut être que corruption et dégénérescence**. Cette loi primordiale fait elle-même partie d'une loi cosmique qui vaut pour tout ce qui est créé et engendré.

Néanmoins, il est, pense-t-il, possible d'interrompre ce processus de déclin et de décomposition de la société par l'exercice de la volonté et la force de la raison. Cela semble évidemment fort contradictoire : comment s'opposer à une loi cosmique ? Mais Platon semble croire en un grand tournant cosmique se manifestant par **la venue d'un grand législateur** mettant fin à ce processus de décadence. Ainsi, tout en croyant à la loi historique du déclin, il croyait en la possibilité d'en interrompre le cours. Comment ? En arrêtant tout changement politique. Il fut un temps où la politique n'était pas soumise à ces insupportables changements de régimes. Il s'agit de revenir à l'âge d'or, celui de l'Etat parfait, de l'Etat définitivement immobile qu'il convient de restaurer.

On le voit, **Platon se sépare ici radicalement de l'historicisme d'Héraclite qui se résolvait** (quoique appartenant lui aussi à l'aristocratie et militant pour le maintien de l'ordre social menacé) **à la loi du changement perpétuel**. Platon croit en effet en la possibilité d'interrompre le cours fatal des choses. Il continue néanmoins à croire en la théorie du changement perpétuel, mais il considère que cette loi ne vaut que pour les choses imparfaites.

Or à toute chose imparfaite et sur le déclin correspond toujours une chose parfaite et incorruptible. C'est la **théorie des Formes et des idées**, pivot de sa philosophie. Interrompons ici, le temps de quelques paragraphes, l'exposé concernant Popper, pour exposer cette théorie des idées. Ce petit développement s'avère indispensable à la compréhension des implications de cette théorie des Idées dans la philosophie politique de Popper.

L'Idée platonicienne

Qu'est-ce que la théorie des idées ? **Notre monde serait la copie – imparfaite – d'un monde idéal.** C'est d'ailleurs le cas de toutes les composantes de ce monde. Ainsi, le « lit essentiel » est la « forme » ou « l'idée » du lit. L'idée est parfaite et impérissable. Elle constitue une réalité concrète. C'est à la fois « l'original et l'origine de la chose, sa raison d'être et le principe même en vertu duquel elle existe ».¹⁸⁷

D'où provient cette théorie en apparence farfelue ? D'une interrogation primordiale à l'époque de Platon : **comment fonder la science ?** Le monde qui nous entoure est peuplé de choses diverses qui peuvent être nommées et classées en objets distincts (les plantes, les navires, les animaux, les meubles, les hommes, etc.). Le problème, c'est que les choses d'un même groupe d'objets n'ont pas tous la même apparence et changent au fil du temps. Pourtant, elles se retrouvent dans le même groupe qu'on désigne par un terme unique. Le mot « arbre », par exemple, désigne des choses très différentes : un pommier ou un cerisier aperçu dans un verger, la peinture d'un hêtre admirée dans un musée, un dessin d'enfant représentant naïvement un arbre. **Face à une telle diversité de choses au sein d'une même catégorie d'objets, comment la connaissance de cet objet est-elle possible ?** Comment un seul mot peut-il désigner une telle diversité de choses différentes ? Est-ce parce que tous ces objets nous font penser à *un* arbre qui existerait réellement quelque part sur terre et qui constituerait « l'arbre de référence » ? Mais alors pourquoi celui-là et pas un autre ? Que se passerait-il si cet arbre venait à disparaître ?

Pour répondre à cette question, Platon va créer une théorie qui va exercer une influence fondamentale dans la philosophie occidentale : la **doctrine des idées**. Cette doctrine est un effort d'abstraction permettant de donner un concept général à des choses appartenant au même groupe d'objet.

Cette doctrine peut sembler bizarre car Platon s'exprime en termes imagés, souvent en recourant à des mythes mais en réalité elle est fondatrice de la science. Pourquoi ? Parce que Platon est à la **recherche d'une vérité stable et éternelle permettant, pour chaque groupe d'objets, de fixer la connaissance. Pour ne pas être étouffée par la diversité, la connaissance** – et plus particulièrement la science – **a besoin de notions générales et abstraites.** Il n'y a pas de science du particulier. Prenons l'exemple de la médecine : on ne va pas faire la science du corps de Jean, du corps de Jacques ou du corps de Paul. Ce qui nous intéresse, c'est une science générale, c'est-à-dire la science du corps humain. Le « corps humain » n'existe pas. C'est une idée générale. Mais elle nous est d'un très grand secours pour trouver des remèdes, des pratiques qui conviennent à tous les corps particuliers (celui de Jean, Jacques ou Paul). C'est cela le but de la connaissance : nous fournir des vérités éternelles qui nous permettent, à nous et à nos descendants, de nous orienter sur la terre.

En quoi consiste cette doctrine ? Tous ces objets qu'on désigne sous le mot

187 K. Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, T.I : *L'ascendant de Platon*, 1979 (1945), p. 31

« **arbre** » nous font en réalité penser à une unique *idée* : celle d'Arbre. Nous avons cette idée d'Arbre « dans la tête ». Cet objet unique regroupe sous son nom toutes des choses sensibles (perceptibles par nos sens) d'une même catégorie. **Les idées sont donc des objets stables et éternels.** Il s'agit d'un « objet idéal ». Il n'est jamais vraiment incarné dans un objet matériel. Autrement, il pourrait disparaître par accident et l'on se retrouverait sans père. Voilà pourquoi il est éternel.

Les idées sont universelles. En effet, une idée doit conserver une certaine généralité pour convenir à des choses relativement différentes appartenant à une même catégorie d'objet. Car à chaque catégorie d'objet correspond une idée. Il y a, selon Platon, l'idée de table, l'idée de chaise, l'idée du courage, l'idée de l'homme, l'idée du cheval, etc. Cet objet idéal, on l'a dit, ne se concrétise jamais mais il se laisse approcher sous une forme imparfaite. Il y a ainsi, sur terre, différents « représentants » de l'idée de l'Arbre : des poiriers, des pommiers, etc. Ce sont des « **copies imparfaites** » de l'idée d'Arbre. Les tables que l'on utilise sont des copies imparfaites de l'idée de la table. La justice ne s'incarne pas en tant que telle mais il y a des institutions justes, des hommes justes, des comportements justes. Certains le sont plus que d'autres : un tel est plus juste que tel autre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout simplement que cette institution, cet homme, ce comportement se rapproche plus de l'idée de justice que d'autres institutions, d'autres hommes, d'autres comportements.

Les idées se détachent donc, ne se confondent pas avec les objets matériels qui les représentent. L'ensemble de ces idées forme un monde distinct du monde qui nous entoure. Ainsi, selon Platon, il y a deux mondes :

- le **monde sensible** (ou monde perçu par nos sens): il contient tous les objets matériels ;
- le **monde intelligible** (ou monde des idées): c'est un monde abstrait, immatériel qui correspond au champ de la connaissance.

Paradoxalement – et ce point est difficile à comprendre – **seul le monde intelligible est « réel »**. En effet, pour Platon, **le monde réel n'est pas le monde sensible** (celui que perçoivent nos sens) **car ce dernier est illusoire**. Même si on peut le toucher, l'appréhender physiquement, c'est une illusion car nos sens nous trompent. Par exemple, quand on regarde un bâton trempé dans un bocal transparent, on le perçoit comme tordu. Il ne l'est pas. C'est une illusion d'optique. Si nos sens nous trompent en ce domaine, de quelle garantie disposons-nous qu'ils ne nous trompent pas dans d'autres domaines ? Autant ne pas courir le risque, dit Platon : on ne peut faire confiance qu'à notre intelligence. **Les objets matériels ne sont que des simulacres**, c'est-à-dire des approximations, des copies imparfaites, ratées de l'idée qui leur correspond et qui, elle, n'existe pas sur terre mais bien dans **ce mystérieux royaume qu'est le monde des idées**. **Ce dernier monde est le seul « réel », le seul qui vaut, le « vrai » monde en réalité.**

Ainsi, aussi bizarre que cela puisse paraître, l'idéalisme de Platon peut être qualifié de « réalisme idéaliste ». C'est un *réalisme*, car Platon croit en l'existence d'une

réalité indépendante de nous. C'est un *idéalisme* parce que cette réalité est « idéelle », c'est-à-dire que la seule manière de connaître la réalité consiste, non pas à l'étudier en fonction de ce qu'en perçoivent nos sens mais bien à travers des idées (que l'on ne peut acquérir que par l'étude et la dialectique, c'est-à-dire par des débats argumentés entre savants). Ainsi, **le monde platonicien des idées n'est pas inaccessible**. Une longue vie consacrée à l'étude permet d'en approcher. On quitte alors le monde de l'illusion, le monde de « l'opinion » (la *doxa*, en grec) pour accéder à la connaissance pure. Mais c'est un parcours difficile et ingrat. Il ne rapporte ni honneurs ni argent. Seulement la vérité. Peu d'hommes sont capables – et désireux – d'accomplir pareil parcours.

Platon crée un dualisme, c'est-à-dire une opposition philosophique entre deux principes antagonistes : le sensible et l'intelligible (il sera repris par Descartes sous une autre forme : le corps et l'esprit). Il dévalorise le monde des sens, le monde corporel, le monde qui nous entoure. Le corps est d'ailleurs une « prison de l'âme ». **Cette dévaluation (cette action consistant à faire perdre à une chose sa valeur) du monde sensible doit être mise en rapport avec sa théorie de la connaissance (son épistémologie)**. Ainsi, la connaissance, qui ne peut être que la connaissance de la réalité, c'est-à-dire du monde des idées, implique que l'on se détourne, que l'on renonce au monde sensible pour se tourner vers l'original, le modèle, à savoir le monde des idées. On appelle cela la doctrine de **l'innéisme**.

Les mythes platoniciens

En quoi consiste la doctrine de l'innéisme ? La connaissance, dit Platon, ne vient pas de l'observation du monde sensible mais bien de la **réactivation des souvenirs que notre esprit conserve du monde intelligible**. Comment peut-on se souvenir de ce monde ? Parce que nous l'avons déjà vu. Quand cela ? Avant notre existence terrestre. Platon croit à la **métempsychose**, c'est-à-dire à l'idée que l'âme humaine est immortelle et qu'elle peut se réincarner après des périodes d'attente, plus ou moins longues, dans le **monde des idées**. Là, notre âme a tout le loisir de contempler les idées, de s'en imprégner. La métempsychose est la croyance à la transmigration de l'âme en divers corps successifs (c'est-à-dire la possibilité pour l'âme de « voyager » et de se réincarner dans un autre corps après la mort de celui qui l'abritait). C'est une croyance que les Grecs ont probablement héritée de l'Extrême-Orient. Elle est à la base de l'hindouisme et du bouddhisme. Il est possible que des sages hindous aient fait, à l'époque, le voyage, à pieds, entre l'Inde et la Grèce et aient influencé la philosophie grecque, c'est-à-dire, indirectement, notre philosophie occidentale.

Il s'agit ici d'un mythe : le **mythe de la réminiscence**. On se « souvient » d'une connaissance passée. Le processus d'apprentissage consiste non pas à bourrer le crâne de connaissances extérieures mais de « réveiller », de réactiver la connaissance. Dans un de ses livres, intitulé *Ménon*, Platon met en scène un esclave qui n'a jamais fait de géométrie. Par des questions judicieuses, des savants parviennent à réactiver ses connaissances enfouies et à lui faire démontrer un théorème complexe qu'il n'a pourtant jamais appris. La mission de Socrate, le maître de Platon, était de pratiquer la

« **maïeutique** » ou art de « faire accoucher les âmes ». Sa mère était sage-femme et accouchait les corps. Lui prétendait faire sortir les connaissances enfouies en chacun de nous en nous enseignant les règles de la dialectique ou art de raisonner par confrontation des idées.

Un autre mythe célèbre mobilisé par Platon pour illustrer sa théorie des idées, c'est le **mythe de la caverne**. Donnons-en le descriptif. Des hommes sont enchaînés face au mur d'une caverne et dos à la sortie. Ils ne perçoivent pas la lumière du jour. Ils voient juste les ombres de différents objets – eux-mêmes artificiels – ombres projetées par un feu. L'un d'entre eux décide de s'échapper. Il défait les chaînes, escalade la grotte en direction de la sortie, dépasse le feu et les objets artificiels pour accéder à l'extérieur. Là, venant de l'obscurité de la grotte, il est soudain confronté à la vérité nue. Il subit un éblouissement. Ce dernier est passager et lorsque ses yeux s'habituent à cette clarté aveuglante, il accède alors au monde des idées. Il décide d'en faire profiter ses semblables mais lorsqu'il descend pour les convaincre, ces derniers, persuadés que ce qu'ils voient contre la paroi de la caverne est la seule réalité, se moquent de lui. Comme il insiste, ils en viennent à être agacés. **Comme il persiste, ils finissent par le mettre à mort car ils jugent menaçante cette attitude consistant à remettre en cause les idées partagées dans la société.**

Ce mythe nous fournit un double enseignement :

- un enseignement de nature politique ;
- un enseignement de nature épistémologique.

La dimension **politique** de cet enseignement tient en ce que **le philosophe est un devancier**. Il lui arrive de sacrifier son confort, sa popularité, voire parfois sa propre personne pour défendre la vérité. Il est souvent **annonciateur d'une « morale future** ». Il est perçu comme un délinquant par rapport aux normes actuelles de la société. Il les enfreint en effet mais pour les remplacer par de nouvelles règles qui finiront par être adoptées après sa mort. Un exemple marquant, c'est Jésus. Lui aussi « dérangeait », lui aussi apportait une nouvelle morale, lui aussi utilisait des moyens pacifiques, lui aussi a transformé profondément la société. Lui aussi a été mis à mort. Un autre exemple, c'est le Mahatma Gandhi, ou bien encore, Martin Luther King.

La dimension **épistémologique** de cet enseignement tient en ce que le savoir ne peut s'acquérir qu'en brisant le monde de l'illusion, le monde de l'opinion, de la *doxa*. Il faut se défaire, se débarrasser des opinions de tous les jours, celles qu'on entend à la télévision, dans les conversations, etc. pour s'élever à un niveau bien supérieur. Cela ne va pas sans mal.

Platon recourt aux mythes pour expliquer de manière imagée des choses complexes, des choses pour lesquelles il n'existe d'ailleurs pas de vocabulaire. Il faut donc bien chercher ce qu'il cherche à nous dire au-delà de l'histoire proprement dite. **Il vise à expliquer la nature très particulière du monde de la connaissance.**

De quelle nature est-elle ? Elle n'est pas matérielle. Un théorème mathématique n'est pas une réalité tangible. Pas plus que l'histoire ou la physique. Il y a des objets physiques mais personne n'a jamais rencontré une loi physique au coin d'une rue. **Où se situe cette connaissance ?** Dans les livres, les bibliothèques, les ordinateurs ? Non. Nous l'avons retranscrite là pour nous en souvenir. Sans lecteurs, une bibliothèque ne sert à rien. Elle a autant d'utilité que les ruines du temple hindou peuplé par les singes dans le *Livre de la Jungle* de l'auteur britannique Rudyard Kipling. **Dès lors, la connaissance se situe-t-elle dans les esprits humains ?** Mais il faut constamment les former à chaque génération de manière à transmettre cette connaissance. **D'où vient la connaissance ?** Préexiste-t-elle à la découverte – incomplète, graduelle – que nous en faisons ? La connaissance forme un monde distinct de l'opinion, un monde immatériel, un monde d'abstraction pure.

Ces questions n'ont toujours pas trouvé de réponses de nos jours. Ceci explique pourquoi Platon propose des mythes pour nous inviter à réfléchir à leur complexité. Quand il parle de « **ciel des Idées** », c'est une **image pour désigner ce mystérieux territoire abritant ce stock immense de vérités en attente d'être découvertes**. La tradition chrétienne parlait de la « pensée de Dieu » : toutes les connaissances ont été pensées par Dieu qui, dès lors, est le réceptacle qui les abrite toutes. Karl Popper parle du « **troisième monde** » : le premier étant celui des objets matériels, le second celui des sentiments et états mentaux et le troisième celui – mystérieux – de la connaissance. La réalité n'est pas quelque chose d'aussi simple qu'on le croit généralement. Il y a divers niveaux de réalité, ce que, de manière poétique, Platon nous disait déjà à l'époque.

Reprenons maintenant l'exposé de l'ouvrage. **Selon Popper, Platon estime que l'on peut renverser le cours du destin par la volonté humaine**. Comment ? Par la « **construction sociale** » (*social engineering*). Pour lui, la science politique devient une véritable **technologie sociale**¹⁸⁸ alors que, pour l'historicisme, la science politique est le produit des lois inflexibles de l'évolution. Pourtant, dit Popper, la philosophie de Platon est la preuve qu'historicisme et construction sociale peuvent aller main dans la main. Platon est un « **édificateur utopiste** ». Par opposition, Popper se définit, lui, comme partisan de l'édification « au coup par coup » mais n'anticipons pas. Platon croit dans le flux héraclitéen des choses mais pense qu'on peut y échapper en instaurant un Etat dont le modèle préexistait dans un passé lointain. **Il va donc nous fournir « l'Idée d'Etat »**. C'est le propos de son principal ouvrage : la **République**.

La théorie des Idées a trois fonctions :

- premièrement, on l'a vu, il s'agit d'une **épistémologie pour fonder le savoir**. C'est donc une discipline méthodologique permettant d'atteindre, dit Platon, à la pure connaissance scientifique ;

188 Friedrich Hayek, on le verra, s'oppose à la mentalité d'ingénieur s'appliquant à la réalité sociale. Cela dit, la position de Popper n'est pas une position « constructiviste » au sens que Hayek donne à ce mot. Les interventions, selon Popper, doivent se faire au « coup par coup », par la méthode d'essais et d'erreurs et non pas avec une mentalité planiste s'appuyant sur une croyance présomptueuse dans les capacités illimitées de la raison. Tant Popper que Hayek partagent la même humilité par rapport aux phénomènes sociaux.

- deuxièmement, elle permet de formuler une **théorie du changement et du déclin** (affectant les copies imparfaites) ;
- troisièmement, elle permet de **forger l'outil capable de paralyser tout changement** par l'élaboration d'une **socio-ingénierie**.

L'« **essentialisme méthodologique** » est l'opinion selon laquelle l'objet de la connaissance pure ou de la science est de décrire la nature véritable des choses, c'est-à-dire leur « essence », *ce* qu'elles sont. Platon estime que l'on peut saisir l'essence des choses et en proposer ainsi une « définition ».

A cette démarche essentialiste, Popper oppose ce qu'il appelle le « **nominalisme méthodologique** » qui, plutôt que de découvrir la nature des choses, entreprend de décrire comment la chose se comporte selon les circonstances et, plus spécifiquement, de déterminer si ce comportement obéit à des règles constantes. L'essentialiste se demandera : qu'est-ce que l'énergie, le mouvement ou l'atome ? Le nominaliste se demandera comment l'énergie solaire peut être rendue utilisable, comment s'explique le mouvement des planètes et comment un atome émet de la lumière.

Popper avertit que son analyse portera exclusivement sur l'historicisme de Platon et sur sa conception de l'Etat parfait.

Sociologie de Platon

Changement et immobilité

Popper estime que **Platon fut l'un des fondateurs des sciences sociales**. La vraie grandeur de Platon ne résiderait pas dans ses spéculations mais dans la richesse de ses observations et son intuition de sociologue.

Platon a édifié une théorie du système social et de sa mutation. C'est le monde immuable des Idées qui engendre des choses changeantes dans le temps et l'espace. **Le bien est défini comme tout ce qui « conserve » et le mal comme « tout ce qui perd ou détruit »**. Plus une chose sensible ressemble à son idée, moins elle est corruptible. Il faut donc tendre vers la perfection en toute chose pour rapprocher chaque chose de son idée initiale.

Platon applique cette théorie aux systèmes politiques et décrit les différents régimes politiques qui sont autant d'étapes (quatre) de la dégénérescence politique : l'Etat parfait dégénère en **timarchie** (ou timocratie) qui dégénère en **oligarchie** laquelle dégénère en **démocratie** pour aboutir à la **tyrannie**, quatrième maladie de l'Etat. Une loi (historiciste) permet, dit Platon, de déterminer la succession de ces régimes.

Platon recourt abondamment aux images pour dissimuler, dit Popper, l'indigence de son argumentation, voire l'absence complète de tout élément rationnel. Le portrait

qu'il dresse de la démocratie de son temps (libertinage, avarice, effronterie, férocité, barbarie des instincts, etc.) est foncièrement orienté et injuste.

L'Etat parfait est une sorte de « réminiscence » historique des vieilles sociétés antiques (version idéalisée des vieilles aristocraties de Crète ou de Sparte). Pour éviter le déclin, il importe de rendre impossible la lutte des classes. Comment ? L'Etat idéal de Platon comporte trois classes :

- les gardiens ;
- les auxiliaires armés ou guerriers ;
- les travailleurs.¹⁸⁹

En réalité, il n'y en a que deux : la caste des militaires, celle des dirigeants armés et instruits, d'une part et la masse ignorante et sans armes, le troupeau humain, d'autre part. Les gardiens sont d'ailleurs comparés à des pasteurs. L'art politique véritable, l'art de gouverner n'est autre que celui de conduire et de dominer la masse. **Bref, il y a la race des maîtres et celle du bétail humain.** Platon n'avait rien à objecter à l'esclavagisme de son époque. Il proposait juste d'appeler ces esclaves « travailleurs ». **Pour préserver l'unité interne de ce troupeau, il faut éliminer toute rivalité économique.** Cela passe par la mise en place d'une sorte de **communisme**. Tout doit être mis en commun : les femmes et les enfants devenant également propriété collective. Cela passe par la **suppression de la famille**. Un membre de l'élite ne doit pouvoir identifier ni ses parents ni ses enfants. Il faut éviter tant la pauvreté (conduisant à des solutions de désespoir) que la prospérité (qui conduit au changement). Platon interdit le mélange des classes, justifiant une pratique de la ségrégation on ne peut plus rigide. Il défend la pratique de l'infanticide pour des raisons eugéniques parce qu'il considère que « la race des gardiens doit être conservée pure ».

Les gardiens doivent à la fois être doux et féroces. Cela passe par la maîtrise de soi impliquant l'abstinence, une éducation rigide et physique (pratique de la gymnastique) tempérée par la douceur de la musique (strictement encadrée). C'est la seule solution pour éviter le déclin. Popper précise que le *Déclin de l'Occident*, ouvrage d'Oswald Spengler, use lui aussi de la rhétorique du déclin et prône lui aussi les recettes d'abstinence et le socialisme pour redresser la société prussienne de son époque.

Nature et Convention

Quelle est, à proprement parler, la **théorie sociologique de Platon** ? Pour la comprendre, il faut, pense l'auteur, mettre d'abord en évidence différents concepts. Popper estime de la plus haute importance de ne pas confondre deux choses :

- les **lois naturelles** : par exemple, les lois des mouvements du soleil, de la lune, des astres ou les lois de la thermodynamique ;

189 Ces trois classes composant la société ont leurs correspondants psychologiques dans l'âme humaine : la raison (la tête), les passions impétueuses (la poitrine) et les passions narcissiques (ventre et bas-ventre).

- les **lois normatives** : les lois ou les ordres érigés en règles de conduite comme les Dix Commandements ou les principes juridiques qui sont à la base des institutions étatiques.

Les premières ne peuvent être ni violées ni rendues obligatoires. Elles échappent à notre contrôle. Cela dit, on peut les utiliser. Mais on ne peut les ignorer impunément.

Les secondes constituent le droit et la morale. Leur application ne dépend que des hommes et elles peuvent toujours être modifiées.

Cette distinction paraît fondamentale pour Popper.

Les sociétés closes ignorent cette distinction et défendent ce que Popper appelle un « monisme naïf » par opposition au « dualisme critique » des sociétés ouvertes. En vertu de ce « **monisme naïf** », la différence entre lois naturelles et normatives n'existe pas. Le « **dualisme critique** », prôné par Popper, est un « dualisme des faits et des décisions » qui apparaît dans la pensée grecque lorsque celle-ci se met à distinguer « nature » et « convention ». On sort alors de la société tribale, fermée, pour accéder à la société ouverte. C'est **Protagoras** qui est le principal représentant de ce dualisme. Cela ne veut pas dire que les normes (lois normatives) étaient arbitraires. On soutient juste qu'elles sont créées et modifiées par l'homme. La nature, par contre, possède des lois qui ne sont ni morales ni immorales, qui nous sont étrangères.

D'où ce dualisme entre :

- « faits » ;
- « décisions ».

Nos décisions concernent des faits ou des constatations de faits mais n'en découlent pas directement. D'ailleurs, à partir d'un même fait, des décisions différentes peuvent être prises, ce qui explique qu'il n'y a pas de lien logique entre les deux.

Mais une décision n'est-elle pas aussi un fait ? Tout dépend ce que l'on entend par « décision » dit Popper. Si on entend par « décision », l'acte de décision, alors il est vrai qu'il s'agit d'un fait. C'est un fait constatable. Prendre une décision, adopter une norme ou un standard, est un fait. Mais la norme ou le standard ainsi adopté – c'est le second sens de décision – n'en est pas un.

Il faut donc distinguer entre :

- **l'acte de décision ;**
- **la norme ou le standard constituant la décision.**

Cette distinction est de même nature que celle existant entre une affirmation et le fait d'avoir avancé cette affirmation :

- **L'affirmation** : « Napoléon est mort à Sainte-Hélène » ;
- **L'énoncé de l'affirmation** : « l'historien A (dira, par exemple l'historien B) a déclaré que Napoléon est mort à Sainte-Hélène ».

Pour le dire autrement, « **une affirmation doit être distinguée du fait qui l'énonce** ». **Ce sont deux faits distincts**. Cette distinction s'applique aussi dans le domaine de la décision : nous avons l'acte de décider (qui est un fait) qui doit être distingué de la norme ou le standard constituant la décision (qui ne sont, eux, pas des faits). Par ailleurs, « aucun énoncé de norme et aucun énoncé de décision ne découle nécessairement de l'énoncé d'un fait ».¹⁹⁰

Popper parle aussi des « **lois sociologiques** ». **Notre vie sociale obéit, il est vrai, à des lois naturelles**, celles qui régissent le fonctionnement des institutions sociales. Cela régit la machinerie sociale. Mais il ne faut **pas confondre le métal avec lequel une machine est faite et les règles (déterminées par l'homme) auxquelles elle obéit**. Aussi, lois normatives et lois naturelles sont étroitement imbriquées dans le fonctionnement d'une institution et il s'agit de bien les distinguer.

Entre le monisme naïf et le dualisme critique, il existe des théories intermédiaires. Popper en distingue trois (auxquelles Platon fait des emprunts) :

- le « **naturalisme biologique** » : théorie selon laquelle pour arbitraires que soient les lois morales et les constitutions des Etats, elles ont toujours pour base les lois immuables de la nature ;
- le « **positivisme moral** » : théorie selon laquelle les normes doivent être ramenées à des faits et affirmant qu'il n'y a d'autres normes que les lois établies ou « posées », tout autre critère étant irréel et relevant de l'imagination ;
- le « **naturalisme psychologique** » : théorie qui constitue une combinaison des deux. Selon cette dernière, le positiviste a raison d'insister sur le caractère conventionnel des normes mais oublie qu'elles sont l'expression profonde de la nature humaine. Le naturaliste biologique, lui, a raison de dire que les normes peuvent être déduites de finalités naturelles mais a tort d'oublier que ces fins peuvent être autre que naturelles (santé, nourriture ou reproduction).

Cette thèse du naturalisme psychologique est celle à laquelle la théorie platonicienne s'apparente le plus. Elle est souvent utilisée par Platon pour justifier les prérogatives de la classe dominante qui auraient une justification « naturelle ». **Quoi qu'il en soit, cette thèse, tout comme celle du monisme naïf, s'oppose au dualisme critique**. Les deux contestent le fait que nous sommes seuls responsables de nos décisions d'ordre moral et n'admettent pas que nul ne peut nous décharger de ce fardeau.

Popper examine alors les liens existant entre ce type de naturalisme platonicien et l'historicisme. En vertu de la théorie des idées, la « nature » d'une chose est son origine et est déterminée par elle. Est « naturel » ce qui dans une chose est inné, original ou divin

190 K. Popper, *La société ouverte et ses ennemis, T.I : L'ascendant de Platon*, 1979 (1945), p. 61

(par opposition à « l'artificiel », ce qui a été ajouté par la suite, modifié, imposé par l'homme). La méthode de toute science doit être la recherche de l'origine des choses.

Ainsi, l'origine de l'Etat n'est pas seulement un contrat social. L'Etat résulte aussi d'une convention naturelle se fondant sur la nature de l'homme en tant qu'être social. L'homme ne peut exister autrement qu'en société qui, seule, peut lui fournir l'environnement sans lequel il serait condamné à la corruption et à la dégénérescence. L'homme est incapable de se suffire à lui-même en raison des imperfections inhérentes à sa nature. Conclusion : l'Etat, qui seul est parfait, doit être placé au-dessus de lui. La division de l'Etat en trois catégories correspond à une nécessité naturelle. La théorie platonicienne repose aussi sur une forme de **conventionnalisme** (les hommes désirent cet Etat) et sur un **positivisme moral** (les lois, une fois adoptées, doivent rester immuables, et ne peuvent être contestées vu qu'elles ont été adoptées). Il ne répond pas à la question de savoir ce qui fait qu'une loi est « juste » ou « naturelle ». **Tout est laissé à la discrétion du grand législateur, ce divin philosophe.** On ne peut s'empêcher de sourire quand on constate que Platon (comme le fera d'ailleurs Hegel 18 siècles plus tard) dresse ici une sorte d'autoportrait.

Platon assimile l'Etat à un individu parfait, faisant de ce denier un super organicisme. C'est lui qui a introduit en Occident la théorie organique ou biologique de l'Etat. L'âme se compose de trois parties (raison, énergie et instincts animaux) localisées dans trois parties du corps (tête, poitrine, ventre et bas-ventre) qui correspondent aux trois classes de son Etat : gardiens, guerriers et ouvriers. C'est une **vision « holiste » de l'Etat.** Il est présenté par Platon « comme un et comme tout ». A ce titre, cette conception fusionnelle se raccroche à ce collectivisme tribal dont il avait la nostalgie.

Tout ceci ne parvient pas à expliquer comment ce premier Etat parfait – qui a existé dans un passé mythique et qu'il importe de restaurer – a pu dégénérer. S'il a dégénéré, n'est-ce pas la preuve qu'il était, lui aussi, imparfait ? Platon dit confusément que la catastrophe aurait pu être évitée si les dirigeants de l'époque avaient été des philosophes confirmés. Il aurait fallu qu'ils possèdent les clés pythagoriciennes de la maîtrise des nombres permettant de calculer une politique eugénique appropriée pour « préserver la pureté des races » (par « race », il ne vise pas ici les hommes en vertu de la couleur de leur peau mais les diverses classes sociales dont il a parlé). **Cette théorie est cependant « raciste »** au sens où on l'entend car elle vise à éviter le mélange entre les métaux nobles du sang des gardiens et les métaux grossiers du sang des ouvriers.

Les idées politiques de Platon

La justice totalitaire

Les idées politiques de Platon peuvent être synthétisées en deux formules traduisant sa théorie idéaliste du changement et son naturalisme :

- **arrêtez tout changement politique !**
- **revenez à la nature !**

Le **programme de Platon** (division des classes, censure de toutes les activités intellectuelles, identification de l'Etat au sort de la classe dirigeante, propagande constante, etc.) peut, en toute justice, être considéré comme **totalitaire**.

L'Etat de Platon aspire à la justice. **Qu'entend-on par justice ?** Difficile de répondre à cette question, dit Popper, tant ce mot est employé dans des acceptions diverses. Mais la justice implique une répartition égale des charges de la citoyenneté, l'égalité en droit des citoyens et la répartition égale des avantages que l'appartenance à un Etat peut procurer aux citoyens. Si Platon assurait ces choses, son Etat ne pourrait être qualifié de totalitaire. Mais ce n'est pas le cas. Pour Platon, est juste « ce qui est dans l'intérêt du meilleur des Etats ». « **L'Etat est juste par le fait que chacun des trois ordres qui le composent remplit sa propre fonction** ». Bref, l'Etat est juste si le dirigeant dirige, si l'ouvrier travaille et si l'esclave peine.

Pour Platon, l'Etat est juste s'il est sain, fort, uni, en un mot : stable. Dans ce cas-là, dit Popper, je suis partisan de l'injustice. Que pense **Platon** de l'égalité ? On a dit que, tout comme Aristote, il ne trouvait rien à redire à l'esclavage. **Ce fut un adversaire acharné de l'égalitarisme mais il n'a jamais osé l'attaquer ouvertement**. Aussi, dans les « Lois », il dit que la justice signifie une certaine « égalité dans la répartition des biens et des honneurs entre les citoyens ». Platon distingue entre :

- l'égalité numérique ou arithmétique ;
- **l'égalité proportionnelle** (qui, elle, tient compte de la vertu, de l'éducation, de la fortune).

Cela revient à présenter comme juste le gouvernement de classe qu'il prônait. Platon ne mentionne jamais **l'isonomie** ou égalité devant la loi. L'égalitarisme, doctrine très populaire à l'époque où Platon écrivait, ne reconnaît aucun privilège naturel aux hommes. La réplique de Platon à l'égalitarisme fut synthétisée dans cette phrase : « **Pour ceux qui n'ont pas les mêmes titres, l'égalité peut devenir inégalité** » dont Aristote a fait : « L'égalité pour les égaux, l'inégalité pour les inégaux ». **C'est là l'objection classique : l'égalité serait excellente si seulement les hommes étaient égaux.**

Au niveau individuel, la justice correspond à la **tempérance** qui permet de dominer les passions de l'âme. Au niveau politique, la justice signifie « rester à sa place ». Connaître sa place revient à en être satisfait : cette dernière vertu doit être enseignée aux travailleurs.

Platon défend le collectivisme en s'attaquant à l'égoïsme. Pour lui, l'égoïsme serait la seule alternative au collectivisme. C'est là une imposture. Ce qui s'oppose au collectivisme, c'est l'individualisme. Individualisme dont Périclès disait qu'il devait être associé à l'altruisme. C'est cette combinaison d'individualisme et d'altruisme qui est,

dit Popper, devenue la base de la civilisation occidentale, le principe essentiel du christianisme et la clé de toutes les théories éthiques postérieures.

La théorie platonicienne de l'Etat s'oppose à l'éthique individuelle. Elle est basée sur l'obéissance, sur l'éradication de toute velléité d'indépendance. L'intérêt de l'Etat est le critère de la morale.

Popper croit que le totalitarisme de Platon correspond à une volonté sincère de garantir la stabilité de l'ensemble de la société. La seule limite à l'oppression exercée par la classe dominante, c'est le risque que cette oppression ferait courir à la stabilité de la société. C'est à cette seule raison utilitaire qu'obéissait la justice selon Platon.

Or **Popper pense que le rôle de l'Etat ne s'arrête pas là. Il a pour rôle de protéger les libertés** de chacun des citoyens. **Popper se dit en faveur d'un « Etat protectionniste »** (des libertés individuelles). Il n'entend évidemment pas par là ce que signifie le même terme au sens économique. Cette conception, dit-il, est au contraire **profondément libérale** mais le vocable indique bien qu'elle implique une **intervention** de l'Etat dans divers domaines (de manière à prévenir les crimes). De ce point de vue « protectionniste », les Etats démocratiques actuels constituent une bonne illustration. Cette théorie protectionniste est née sous la plume de Lycophoron¹⁹¹ que Platon devait certainement connaître vu qu'il la ridiculise dans ses dialogues en la présentant de manière biaisée.

Le principe d'autorité

Se pose alors la question suivante : « **qui doit gouverner ?** ». Platon répond : « **les plus sages et les meilleurs** ». Mais les dirigeants, dit Platon, ne peuvent pas toujours être les plus sages et les plus compétents et il convient de remplacer la question « **qui doit gouverner ?** » par « **comment** peut-on concevoir des institutions politiques qui empêchent les dirigeants mauvais ou incompetents de causer trop de dommages ? ».

La première question a donné naissance à la théorie de la souveraineté. Il existe beaucoup de théories de la souveraineté, mais toutes négligent toute la question de savoir s'il ne faut pas chercher à établir un contrôle institutionnel des dirigeants en contrebalançant leurs pouvoirs par d'autres. Popper se dit **en faveur des théories des contrôles et de l'équilibre.**

Popper expose alors le célèbre « **paradoxe de la liberté** » admirablement développé par Platon. *Quid* si une majorité démocrate demande un tyran pour gouverner l'Etat ? C'est un paradoxe (qui s'est malheureusement produit dans l'histoire) parce que, d'une part, les partisans d'un régime majoritaire ne peuvent que s'opposer à la tyrannie où un seul décide de tout et, d'autre part, ils ne peuvent s'opposer à ce que veut la majorité.

191 Lycophoron de Chalcis, poète grec du III^{ème} siècle avant JC

Ce que Platon n'a pas vu, c'est que **ce paradoxe se retrouve dans toutes les théories de la souveraineté**. Ainsi, le « gouvernement du plus sage » peut décider de confier le pouvoir « au meilleur » et celui-ci de confier le gouvernement « à la majorité », etc.

Pour dénouer ce paradoxe, dit Popper, il faut développer une **théorie du contrôle démocratique**, ce que Platon n'a pas vu. Plutôt que de se débarrasser des gouvernants incompetents par une révolution, mieux vaut **mettre en place un système d'élections régulières** qui permet de les changer s'ils ne donnent pas satisfaction. La théorie démocratique ne soutient pas que le pouvoir appartient à la majorité mais que le recours à la majorité est l'une des meilleures garanties, l'une des plus éprouvées. Si par malheur elle conduit à la tyrannie, le démocrate peut s'opposer au tyran sans être inconséquent avec lui-même.

Platon, en se focalisant sur les qualités des gouvernants, s'intéresse aux personnes et non aux institutions. C'est une erreur, dit Popper. En effet, toute politique à long terme est institutionnelle. Les problèmes du présent sont en grande partie des problèmes personnels alors que ceux du futur sont en grande partie des problèmes institutionnels.

Le gouvernement du plus sage, l'idée du philosophe-roi, doit beaucoup à Socrate. C'est assez paradoxal car Socrate pensait que tout le monde peut apprendre (par exemple, Menon, l'esclave dont on a parlé). **Cependant, malgré son caractère égalitaire et démocratique, cette théorie peut conduire à l'autoritarisme** en raison du rôle accordé à l'éducation. Il faut une autorité pour stimuler l'ignorant. Platon déplorait l'état de l'enseignement dans la Cité (alors que l'éducation est, selon lui, le « premier devoir de l'Etat »). Il en déduisit qu'il fallait y remettre de l'ordre mais, ce faisant, **il mit au point un système qui sacrifiait la plus précieuse de toutes les libertés : la liberté intellectuelle**. Ainsi le « Socrate » mis en scène dans la « République » est l'incarnation même de l'autoritarisme. D'ailleurs, Platon, vu qu'il détestait le changement, ne désirait pas que ses disciples fassent preuve d'originalité et d'initiative. **Difficile, dès lors, de sélectionner les « meilleurs » car les « êtres exceptionnels » sont souvent contestataires.** Le maître n'aime pas ceux qui contestent son autorité, raison pour laquelle l'adjoint du chef d'un parti est rarement un bon successeur. D'ailleurs, on ne compte pas moins de neuf tyrans dans les élèves et les proches de Platon.

Le Philosophe-roi

Venons-en au fameux modèle du philosophe-roi. D'emblée, nous sommes confrontés à un problème parce que les philosophes, dit Platon, sont « ceux qui aiment contempler la vérité ». Or Platon affirme par ailleurs que le gouvernant ne doit pas hésiter à **recourir au mensonge** « quand l'intérêt de l'Etat l'exige ».

Platon explique que le mensonge est intolérable de la part d'un citoyen mais qu'il peut être pratiqué par le dirigeant en raison de son utilité. Un peu de la même manière que le maniement des médicaments est réservé aux seuls médecins. C'est donc ici une **dé-**

fense sans ambiguïté des techniques de propagande. Il affirme que les mensonges ne sont destinés qu'à la masse (vu que les dirigeants devraient constituer une intelligentsia parfaitement éclairée) mais il se contredit lorsqu'il exprime son espoir que les dirigeants croient au pire des mensonges, à savoir le « **mythe du sang et de la terre** » connu sous le nom du mythe des métaux dans l'homme. Il s'agit là d'une fable, dit Platon, mais elle permet de motiver les gouvernants à appliquer sans faiblir la politique eugénique prônée par Platon dont nous avons déjà parlé. **Théorie authentiquement raciste**, comme nous l'avons dit. Gardons toujours à l'esprit, dit Popper, que, pour Platon, la cause de l'instabilité politique, c'est la « dégénérescence raciale ».

La religion est également un beau mensonge fort utile à la stabilité de la société.

Platon veut mettre en place une « **sophocratie** », un gouvernement du savoir. La première fonction du philosophe-roi est d'être le fondateur et le législateur de la Cité. C'est parce qu'il a accès aux idées et, par-dessus tout, l'Idée suprême, l'Idée de Bien (le soleil), que le philosophe est le seul à même d'exercer adéquatement cette fonction. Mais, dit Popper, à supposer que cela soit vrai, l'intellection de cette idée du Bien fournit-elle autre chose qu'un « **formalisme vide** » ? Platon dit lui-même que le sage contemple les objets ordonnés et immuables et que cette tâche l'absorbe trop « pour abaisser ses regards sur la conduite des hommes ». ¹⁹² On voit que l'enseignement philosophique préconisé par Platon est destiné à marquer les gouvernants et à dresser une barrière entre eux et les gouvernés, ce qui, précise malicieusement Popper, est resté l'une des principales fonctions de l'instruction supérieure jusqu'à nos jours.

Le philosophe doit connaître le fameux « nombre nuptial » qui présuppose la connaissance de l'harmonie. Or seul Platon connaissait ce nombre mystérieux pour la bonne raison qu'il l'avait inventé. Le superbe portait du souverain est, on l'a dit, un **autoportrait**. Platon dit ici à mots à peine voilés : je suis votre souverain naturel. Il espérait qu'on viendrait le chercher.

Esthétisme, perfectionnisme et utopie

La démarche politique de Platon est d'une nature que Popper qualifie d'« extrêmement dangereuse ». C'est, avons-nous dit, la méthode d'« **édification utopiste** » (*utopian engineering*) qui s'oppose à la méthode prônée par Popper dite « **du coup par coup** » (*piecemeal engineering*).

La première méthode définit un but (la société parfaite) et met en œuvre les moyens pour y parvenir. Elle nécessite un pouvoir fort et centralisé qui risque de devenir autocratique. **La seconde cherche au contraire à déceler et à combattre les maux les plus graves** et les plus immédiats au lieu de lutter pour le bonheur futur de la société.

¹⁹² K. Popper, *La société ouverte et ses ennemis, T.I : L'ascendant de Platon*, 1979 (1945), p. 122

La démarche utopiste ne peut être justifiée que par la croyance en un idéal absolu et immuable. Il n'existe aucune méthode rationnelle pour définir cet idéal. Cela dit, Popper reconnaît que plusieurs choses ont parfois été réalisées qui, par le passé, étaient jugées chimériques. Ce qu'il critique, c'est cette volonté de transformer la société de fond en comble. Nous n'avons pas une connaissance suffisante des phénomènes sociaux pour mener cela à bien. L'utopiste dira que cette connaissance ne peut s'acquérir que via des expériences pratiques significatives. Popper réplique que l'on peut mener des expériences mais à échelle réduite et sans bouleverser toute la société (modérer la fiscalité, adopter une nouvelle loi pénale, etc.). C'est de la **transformation successive d'institutions** au sein d'une grande société qu'on tire le plus d'enseignements.

Le radicalisme de Platon semble lié, selon Popper, à son esthétisme. Platon envisageait de créer un monde d'une beauté absolue. La politique ou « Art royal » est un art de composition au même titre que la peinture, la sculpture, l'architecture, etc. Mais, pour cela, il faut d'abord, comme le dit Platon « rendre la toile nette », c'est-à-dire détruire le système social existant.

Le fondement historique de l'attitude de Platon

La société ouverte et ses ennemis

Le programme politique de Platon est totalitaire. Popper s'interroge sur la valeur du **bonheur** au sein du système platonicien. Platon aspire à un Etat où chaque citoyen soit réellement heureux. Ceci n'est possible que dans la justice, c'est-à-dire dans une situation où chacun tient son rang. Popper a cherché des éléments de nature à réfuter sa propre thèse sur le caractère totalitaire du programme platonicien. Il n'a pas réussi à invalider sa thèse sauf sur un point. Lequel ? La haine de Platon pour la tyrannie.

En effet, le totalitarisme résulterait d'un effort sincère pour trouver une solution – mauvaise – à un problème réel, c'est-à-dire la montée de la démocratie et de l'individualisme. C'est une véritable révolution sociale qui engendre une peur compréhensible pour les personnes ayant vécu toute leur vie dans une société close. Platon était de ceux-là et sa réaction fut de prôner un retour au tribalisme.

On passe d'une société organique, magique ou tribale, structurée par des tabous à une société ouverte, abstraite, celle où les individus sont confrontés à des décisions personnelles. Le passage de la société close à la société ouverte est l'une des plus grandes révolutions que l'humanité ait connues. Elle n'est pas le résultat d'un processus conscient. Elle résulte de l'accroissement de la population, de l'émergence et du développement du commerce maritime, de la multiplication des voies de communication et de l'apparition de la pensée et de la discussion critique. Une des premières conséquences de la désagrégation de la société close est la tension entre les classes sociales.

L'empire athénien suscita de **fortes réactions tribales** à l'intérieur et à l'extérieur d'Athènes comme on peut le constater en lisant Thucydide. **La description de l'empire athénien et la haine qu'il inspirait aux autres cités grecques laisse transparaître les sentiments antidémocratiques de Thucydide.** Popper remarque que les historiens de l'Antiquité qui encensent Rome pour la fondation d'un empire universel reprochent à Athènes d'avoir essayé de faire mieux encore. Selon ces derniers, Athènes était une démocratie impitoyable, dirigée par des individus ignorants qui haïssaient l'élite cultivée autant qu'ils étaient détestés d'elle. Ils lui reprochaient l'imposition d'un lourd tribut sur les cités conquises, etc. En réalité, ce système fiscal servait à assurer la sécurité sur les mers (il représentait un vingtième de la valeur des marchandises échangées) et il était tout à fait comparable à celui mis en place par les Romains.

Cette condamnation est bien le signe d'une **peur face à l'apparition de la société ouverte.** La réaction « patriotique » était, elle, plutôt l'expression d'un désir nostalgique de retour à la stabilité. **Le représentant majeur de l'Athènes démocratique n'est autre que Périclès.** Il fait partie de cette « grande génération » qui marqua un tournant dans l'histoire et qui compta des gens tels que Sophocle, Gorgias, Hérodote, Protagoras, Alcidas, Antisthène, Socrate, etc. Popper cite une partie de discours de Périclès, acte de foi dans la démocratie et aussi attaque prémonitoire contre Platon et ses idées tribales.

L'essor de la philosophie est un produit de la société ouverte. **Paradoxalement, Socrate, le maître de Platon, fut l'un des plus ardents défenseurs de cette société ouverte.** C'est lui qui enseigna que le fondement de la science est la critique. Il dénonça le dogmatisme. Il croyait à la raison humaine et à la justice égalitaire. C'est à lui, sans doute, que nous devons le concept d'« âme ».

La chute de la démocratie n'est pas due à ses faiblesses mais à ce drame historique que constitua la trahison des oligarques dont trois au moins étaient des élèves de Socrate. Deux de ceux-ci devinrent les chefs des Trente Tyrans. La paix rétablie, la démocratie fut restaurée et une information fut ouverte contre Socrate. L'accusation fut appuyée par Anytos, un leader démocrate qui n'avait pas l'intention de faire de Socrate un martyr mais d'obtenir son exil.

Platon fut le disciple que Socrate ne méritait pas. Quoiqu'il fût assurément le plus doué de ceux-ci, il fut aussi le plus infidèle et il trahit son maître en le présentant dans ses *Dialogues* comme le grandiose défenseur d'une société arrêtée et réaffirmant les antiques vertus du tribalisme que ce dernier avait combattu. On sent chez Platon une tension entre les idées nouvelles de son maître et ses propres penchants oligarchiques auxquels il ne pouvait résister.

Quand on a goûté aux fruits de la raison, on ne peut retourner à la magie tribale. Popper appelle à entrer plus avant dans la société ouverte. C'est la seule voie qui s'offre à nous si nous voulons rester humains.